

En toute modestie, même si en règle générale cette précaution annonce des manières contraires, je pense que nous avons de la vie, une lecture inverse à sa signification.

Pour tenter de mieux décrire mon insinuation, je vais à nouveau, mettre en avant cette formule, à savoir que la mort n'existe pas, la vie lorsqu'elle n'est plus possible sait s'arrêter comme une grande. Bien évidemment ce sous-entendu ne saurait nous satisfaire, car en aucun cas il ne saurait nous empêcher de mourir, quant à accepter cette éventualité disant que la mort n'existe pas, cette possibilité s'avère bien au-dessus de nos forces et pourtant, non seulement la mort n'existe pas, mais en nous référant de façon absolue à sa signification, nous avons initié en ce monde, des paramètres de tous genres existant aussi peu que la mort peut exister et en tête de cette liste, décrochant une espèce de pole position voulue sans partage se reconnaît Dieu.

Si vous en doutez, rendez à la vie la totalité de cette parenthèse au sein de laquelle on la reconnaît, de son début à sa fin et par répercussion, mécaniquement

Dieu se verra retirer ses arguments par lesquels il est désigné.

D'ailleurs, pour avoir eu un père des plus croyants, pour m'être occupé de lui jusqu'à son ultime jour et pour avoir côtoyé de ses fréquentations aussi croyantes qu'il pouvait l'être, j'ai constaté sans mal, qu'il fallait, pour que Dieu occupe en ceux-là la place souhaitée, que la vie se retire en proportion. À ce sujet, même si je ressens beaucoup de tendresse pour Simone Weil, la philosophe, je ne partage pas sa théorie, la dite place laissée par Dieu, pour que nous dénichions par cette concession de quoi être, demeure à ma sensibilité un piège.

Je m'explique : Dieu, à ce propos, nous concède une place très équivalente à sa non-existence. Résulte de cette impression une envie, en l'occurrence non intellectualisée, d'exister à travers cette place concédée, quitte à se faire, à l'égard de la vie, aussi peu existant qu'elle.

À ce sujet, je ne suis pas plus en symbiose avec Nietzsche, même si, pour ce cher Friedrich, à son tour, comme pour Simone Weil, j'aime les aimer. Il faut bien admettre que celui qui nous invita à pen-

ser par-delà bien et mal, eut, à l'encontre de beaucoup, et notamment des croyants, la dent dure. Il est facile de critiquer ceux qui tremblent plus que vous ; en les montrant du doigt, on se sent plus courageux. Chez ceux-là, je n'ai rencontré que des êtres humains désorientés, se sachant vivants, sans savoir quoi faire de cette possibilité, celle-ci ayant tendance à nous faire, nous autres hommes et femmes, plus sensibles à cet instant où nous expirerons. Dans ces conditions, humaines trop humaines, une question se pose : la vie, reconnue à ce point — trop reconnue peut-être — s'avère-t-elle, pour ceux et celles qui y sont sensibles, encore viable ?